

Médias et souveraineté narrative

Qui raconte le Québec, avec quels cadres mentaux?

La souveraineté politique d'un peuple repose aussi sur sa capacité à se raconter lui-même. Les médias jouent ici un rôle structurant. Ils ne se contentent pas de transmettre des faits. Ils organisent la réalité en hiérarchisant les enjeux, en définissant ce qui est normal, marginal ou impensable. Cette fonction est bien documentée en sciences sociales depuis le XXe siècle et elle s'applique pleinement au Québec.

Le paysage médiatique québécois s'est développé à l'intérieur d'un cadre fédéral canadien stable depuis 1867. Les grandes agences de presse, les références institutionnelles, les normes journalistiques et une partie importante de l'agenda politique sont inscrites dans ce cadre. Cela ne signifie pas que les médias mentent ou agissent de mauvaise foi. Cela signifie que le récit dominant du Québec est souvent raconté à partir d'une normalité canadienne implicite, où le fédéralisme est le point d'équilibre par défaut et où l'indépendance apparaît comme une exception à justifier.



Ce phénomène est conforme aux analyses classiques sur les médias. Marshall McLuhan écrivait que « *le médium est le message* » dans *Understanding Media* (1964). Autrement dit, la structure même des médias façonne la manière dont une société pense ses propres possibles. De la même manière, Pierre Bourdieu a montré dans *Sur la télévision*, 1996, que les médias tendent à produire une vision du monde compatible avec les structures de pouvoir existantes, souvent sans intention consciente.

Dans ce contexte, la question n'est pas de savoir si le Québec est mal représenté, mais à partir de quels cadres mentaux il est raconté. Est-il décrit comme une province qui revendique, ou comme une nation qui se projette? Comme un problème constitutionnel récurrent, ou comme une société complète dotée d'une continuité historique, d'une culture politique propre et d'une capacité d'autogouvernement? Ces choix narratifs influencent directement la perception du réel, tant chez les citoyens que chez les décideurs. Nos adversaires le savent et s'en servent.

Il suffit d'observer un mécanisme récurrent dans une partie des médias québécois fédéralistes. Depuis plus de trente ans, l'indépendance y est régulièrement présentée comme une option « morte », « réglée » ou « dépassée », indépendamment de l'évolution des rapports de force, des générations ou des contextes politiques. Cette répétition agit comme une prophétie autoréalisatrice. En sciences sociales, ce procédé est bien connu. Déclarer une idée inexistante permet d'éviter de la discuter sérieusement. Mark Twain résumait ce mécanisme avec ironie lorsqu'il écrivait « *The reports of my death are greatly exaggerated* » dans une lettre publiée par le *New York Journal* en 1897.

La souveraineté narrative ne consiste pas à imposer un discours officiel. Elle repose sur la pluralité, la rigueur et l'autonomie des institutions médiatiques capables de traiter le Québec comme un sujet politique normal. Un peuple qui ne maîtrise pas les cadres à partir desquels il se pense dépend toujours, en partie, du regard des autres. L'indépendance commence aussi là, dans la capacité collective de raconter le Québec selon ses propres catégories, sans devoir constamment se définir par rapport à un centre extérieur.

Louis-Martin Carrière